» C'est le fait de la guerre de voir quelques revers obscurcir d'éclatants succès, mais que cela ne vous décourage pas : l'honneur du pays est engagé et vous serez soutenu par tous les renforts dont vous aurez besoin.

» Exprimez aux troupes sous vos ordres toute ma satisfaction pour leur courage et leur persévérance à supporter les fatigues et les privations.

» Plus elles sont loin, plus ma sollicitude se porte sur elles.

» J'ai approuvé votre conduite, quoiqu'elle semble ne pas avoir été comprise de tout le monde.

» Vous avez bien fait de protéger le général Almonte : étant en guerre avec le gouvernement actuel du Mexique, tous ceux qui voudront se réfugier sous notre drapeau auront le même droit à notre protection, mais elle ne doit en rien influencer notre politique à venir. Il est contre nos intérêts, mon origine et mes principes d'imposer un gouvernement quelconque au peuple mexicain.

» Qu'il choisisse en toute liberté la forme qui lui convient, je ne lui demande que la sincérité dans ses relations extérieures, et je ne désire qu'une chose, c'est le bonheur et l'indépendance de ce beau pays sous un gouvernement stable et régulier.

» Sur ce, je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments.

» NAPOLÉON. »

En même temps que cette lettre, le général de Lorencez en avait reçu une autre, écrite quinze jours plus tard par le maréchal Randon, ministre de la guerre. Celle-ci était ainsi conçue :

« Je reçois à l'instant un ordre de l'empereur qui m'impose l'obligation de vous adresser les observations qui suivent :

» L'empereur admire le courage déployé par les soldats dans l'attaque dirigée contre Puebla, mais Sa Majesté n'a pas trouvé opportune cette attaque ; l'artillerie ne devait pas se mettre en batterie contre les fortifications à la distance de deux mille cinq cents mètres.

» L'empereur vous recommande de conserver de bons rapports avec M. de Saligny, qui est son représentant au Mexique, aussi bien qu'avec le général Almonte et les autres chefs mexicains qui viennent à nous.

» Le général Forey va bientôt prendre le commandement général, jusque-là ne faites qu'organiser la résistance et vos approvisionnements.

» Le courrier va partir ; je ne puis que vous renouveler, mon cher général, l'assurance de mes sentiments affectueux. »

Déjà le général de Lorencez était averti de la nomination du général Forey au commandement en chef. Le commandant d'état-major d'Ornant, envoyé en mission à Vera-Cruz pour préparer le débarquement de nouvelles troupes, l'en avait averti par un billet chiffré confié à un Indien. Aussitôt après avoir reçu ce billet, le général écrivit au ministre de la guerre pour lui demander d'être autorisé à rentrer en France. Le maréchal Randon avait courageusement soumis à l'empereur de sages observations sur les reproches qu'il était chargé de transmettre au général de Lorencez, et il avait adouci dans sa lettre la sévérité de ces reproches. Il lui semblait qu'on ne tenait pas au général en chef du corps expéditionnaire un compte suffisant des difficultés avec lesquelles il s'était trouvé aux prises, et qu'on se hâtait trop de le condamner sur le dire de gens étrangers à la conduite des opérations militaires, ne jugeant les faits qu'à travers le prisme de leurs passions. Lorsque le ministre reçut la lettre par laquelle le général de Lorencez annonçait sa détermination de quitter le Mexique pour rentrer en France, il essaya de l'en dissuader.

« Un général dans votre position, lui disait-il, a pour premier juge de ses actions sa conscience. L'homme droit et loyal comme vous l'êtes n'a donc pas besoin de s'inquiéter de ce qu'un mauvais vouloir, peut-être la calomnie, cherche à soulever contre lui ; il va son chemin, fait pour le mieux et dédaigne ces attaques personnelles qui, la plupart du temps, n'ont de valeur réelle que celle qu'on leur donne en s'en préoccupant aussi longtemps que le miuistre de France n'est pas changé. Vous devez avoir, *sinon pour sa personne*, du moins pour le caractère dont il est revêtu, la déférence que sa position comporte ; je vous en dirai autant pour M. Almonte. »

Il était bien difficile cependant au général de Lorencez de rester au Mexique. Ses dissentiments avec MM. de Saligny

et Almonte étaient trop évidents, et du moment où l'empereur donnait raison à M. de Saligny, la position du général devenait pénible, d'autant plus que son chef d'état-major, le colonel Letellier-Valazé, qui avait toujours été, jusqu'à l'échec de Puebla, en communion d'idées et de sentiments avec lui, venait d'être l'objet d'une disgrâce non déguisée et avait reçu l'ordre de rentrer immédiatement en France. Ancien aide de camp du général Changarnier, à une époque où le général était en lutte ouverte avec le prince Louis-Napoléon, président de la république, le colonel Letellier-Valazé était resté à l'écart pendant les premières années de l'empire. Desservi auprès de l'empereur après l'échec devant Puebla, la disgrâce dont il fut l'objet en cette circonstance fut particulièrement pénible au général de Lorencez, quoique ses relations personnelles avec son chef d'état-major fussent devenues peu cordiales depuis le retour de Puebla.

L'extrait suivant du rappport adressé au ministre de la guerre par le commandant d'Ornant, à la suite de sa mission à Vera-Cruz, donnera d'ailleurs l'idée de l'état des esprits au Mexique et dans l'armée.

« Une animosité très vive se manifeste ouvertement contre la direction donnée aux affaires diplomatiques au Mexique par les agents de ce service, que l'on accuse d'avoir trompé l'empereur sur l'état vrai des choses. Tous les bruits apocryphes, répandus depuis quelque temps, soit sur les personnes, soit sur les causes non avouables que certaines familles étrangères attribuaient à l'expédition, ne seraient qu'un écho affaibli de ce qui se colporte de chambre en chambre, sans excepter même celles du soldat. La rupture des relations entre le commandement et le ministre de France, la lutte de rapports ouverte entre eux avec Paris, sont publiques,.... l'ennemi en prend acte pour dire aux populations que, venus au Mexique dans le but d'y rétablir l'ordre et l'union, les Français donnent eux-mêmes l'exemple de la division dans leur propre camp. »

Cette division irritait fortement l'empereur Napoléon III, qui écrivait au général Forey : « Le général de Lorencez n'a pas été trompé par les rapports de M. de Saligny et du général Almonte, car s'il avait réussi dans l'attaque de Puebla, tout ce que ces messieurs lui avaient annoncé se serait réa-

lisé. S'il eût triomphé à Guadalupe, il s'en serait, avec raison, attribué exclusivement le mérite ; de même, dans le cas contraire, il doit en supporter seul la responsabilité.... »

D'un autre côté, l'étonnement causé en France et en Europe par l'insuccès du 5 mai avait été considérable. Tandis que dans plusieurs pays, notamment aux Etats-Unis, on se réjouit de voir la France humiliée dans son orgueil militaire, cet insuccès avait causé une vive émotion en France, où l'on ne se rendait pas un compte suffisant du petit nombre de nos soldats. Il y eut presque unanimité dans le pays, pour vouloir soutenir surtout l'honneur engagé, et les journaux se livrèrent à des critiques assez vives sur les opérations du général de Lorencez. Ces critiques étaient appuyées sur des lettres émanant de militaires qui appartenaient au corps expéditionnaire; elles froissèrent vivement le général, qui n'hésita même pas à attribuer les correspondances les plus hostiles à des officiers du grade le plus élevé. Dès lors il fut absolument décidé à partir, et il obtint l'autorisation de rentrer en France, dès qu'il aurait remis le commandement au général Forey.

La très grande majorité des officiers du corps expéditionnaire avait d'ailleurs pris le parti de son chef, et l'irritation contre ses adversaires se manifestait en toute occasion. Le général Forey, débarqué à Vera-Cruz le 21 septembre, n'arriva à Orizaba que le 24 octobre. Le général de Lorencez, pendant qu'il avait encore le droit de parler aux troupes, leur adressa un ordre du jour dans lequel, après avoir proclamé les vertus guerrières qu'elles avaient déployées, il ajouta : « Déjà le mépris public a fait justice de la bassesse des sentiments de nos détracteurs. Avant peu, croyez-le bien, d'impudents mensonges seront dévoilés, et l'armée du Mexique aura reçu une complète satisfaction. » Les officiers de la garnison d'Orizaba saisirent avec empressement les occasions qui se présentèrent d'exprimer leur sympathie au chef dont la droiture et la loyauté devaient laisser chez eux de si précieux souvenirs. Quelques jours avant son départ, au moment où le général entrait dans la salle de spectacle, tous les officiers présents se levèrent d'un mouvement unanime et le saluèrent par des vivats et de chaleureux applaudissements. Lorsque enfin, le 10 novembre 1862, il s'éloigna définitivement, ils l'accompagnèrent à cheval jusqu'à une certaine dis-

tance au delà des portes de la ville. Quelques jours après, il traversait, avant d'entrer dans la ville de Vera-Cruz, où il venait s'embarquer, le camp de la cavalerie récemment arrivée de France. « Dès qu'il fut reconnu, écrit un témoin oculaire, son nom courut dans le camp comme une étincelle électrique. Tous, officiers, soldats, d'un commun accord, par un mouvement spontané, nous accourûmes pour saluer ce grand courage qui n'a dû un échec immérité qu'à des impossibilités matérielles. Je ne sais si les vivats enthousiastes, si l'ovation bruyante faite à un général vainqueur, valent cet élan généreux de sympathie silencieuse, éclos du bon sens sublime qui caractérise nos soldats.

» Le général releva sa tête un peu pâlie et fatiguée, promena lentement son regard intelligent sur ce camp accouru tout entier sur son passage, et nous salua profondément en souriant d'un air triste. Il me semblait lire sur sa figure : « Ah ! si j'avais eu cette belle cavalerie à la retraite de Puebla ! puis il passa sans parler (1). »

Ainsi se termina le premier acte du drame qu'on peut intituler *Les Français au Mexique*. Nous allons voir la suite de ce drame se dérouler sur une échelle plus vaste. Le théâtre de la guerre s'élargira, l'effectif des combattants deviendra plus considérable, des victoires plus éclatantes couronneront le drapeau français. Rien cependant n'effacera le souvenir de cette poignée d'hommes qui, jetés à deux mille cinq cents lieues de leur pays au milieu d'une nation hostile, ont subi, sans laisser fléchir leur courage, les épreuves les plus pénibles et ont maintenu fièrement le drapeau de la France.

(1) LAURENT, *Journal d'un officier du 3e chasseurs d'Afrique.*

CHAPITRE IV

PUEBLA

Composition de l'armée du Mexique. — Le général Forey ; ses proclamations, ses premiers actes. — Marche sur Orizaba. — Difficultés de la traversée. — Envoi de la brigade de Bertier à Jalapa. — Combat de Plan-del-Rio. — Opérations dans les terres chaudes. — Prise de Medelin et d'Alvarado. — Expédition de Tampico. — Prise et évacuation de cette ville. — Les guérilleros. — La contre-guérilla ; le colonel du Pin. — Le bataillon égyptien. — Marche en avant sur le plateau d'Anahuac. — Combat de San-Andrès. — Les *bouchers bleus*. — L'armée de Marquez. — Marche du général Bazaine. — Combat du Cerro-Leone. — Occupation de la ville et du fort de Perote. — Combat de la Ventilla. — Impatience des troupes. — Lenteurs du général Forey. — Actes du gouvernement de Juarès. — Combat de San-José. — Le général Forey quitte Orizaba. — Ses nouvelles proclamations. — Concentration de l'armée. — Fortifications de Puebla. — Armée du général Ortega. — Investissement de la place. — Combat de Cholula. — Attaque, assaut et prise du fort San-Xavier. — Difficultés du siège. — Les cadres. — Organisation défensive des Mexicains. — Premiers échecs. — Le cadre numéro 34. — Le lieutenant Galland. — Expédition du colonel Brincourt. — Combat d'Atlisco. — Nouvelle attaque contre les fronts ouest. — Assaut du cadre de Santa-Inès. — Echec grave. — Opérations extérieures. — Combat de San-Pablo-del-Monte. — Affaire décisive de San-Lorenzo. — Le général Bazaine. — Ouverture du feu contre les fronts ouest. — Proposition d'armistice. — Reddition de la place. — La lettre d'Ortega. — Les soldats de la garnison. — Entrée solennelle du général Forey. — *Te Deum* dans la cathédrale. — Officiers mexicains prisonniers. — Pertes de l'armée française.

Les troupes dont l'envoi au Mexique avait été décidé par l'empereur Napoléon III à la nouvelle de l'échec éprouvé devant Puebla, n'étaient pas seulement destinées à renforcer le petit corps expéditionnaire qui se maintenait avec tant d'énergie de Vera-Cruz à Orizaba. C'était une véritable armée dans laquelle devait s'absorber la brigade de Lorencez. Cette armée comprenait deux divisions d'infanterie, savoir :

Première division, général Bazaine. — Brigade Neigre, com-